

La drôle de Chaillot



Sur le plateau
de la salle Gémier,
le décor outrepassé
par les coulisses.

A Paris,
«El coup du cric
andalou», une
pièce hilarante
de Sophie Perez
et Xavier
Boussiron,
fait voler
avec éclats
les convenances
du théâtre
contemporain.

El coup du cric andalou
spectacle de Sophie Perez et Xavier
Boussiron, avec Gilles Gaston-Dreyfus,
Françoise Klein, Sophie Lenoir,
Stéphane Roger, Les Kellers. Salle
Gémier, Théâtre national de Chaillot,
place du Trocadéro, 75116 Paris. Tél.:
01 53 65 30 00. Jusqu'au 23 mars,
à 20h30. Dim à 15h.

Jusqu'à une date récente, le théâtre semblait plus récalcitrant à l'art contemporain que d'autres modes d'expression. Les frontières entre l'art, la photo, la danse, le ciné, la musique étaient devenues baveuses, balayant la spécificité moderniste de chacun de ces termes, décidément impertinents. La forme de l'exposition englobait toute cette masse de plus en plus indistincte. Restait la

scène du théâtre, tenue un peu à l'écart, dans sa superbe de citadelle inattaquée sinon par quelque artiste intrépide, rapidement ravalé au rang de «performeur». Confer Yasmina Reza, qui a quand même pu faire un succès (*Art*) en tablant sur le même réflexe que celui qui avait pu faire haïr naguère les impressionnistes ou Picasso: la peur de la nouveauté. Confer également les querelles autour du dernier Festival d'Avignon, traité comme n'importe quel centre d'art de province, sur le mode: «On s'fout d'not gueule.»

Burlesque. Or ce diagnostic a enfin trouvé ses Diafoirus, depuis que Sophie Perez et Xavier Boussiron sont entrés

dans la ronde, réinjectant dans le champ du théâtre tout ce que l'art a justement piqué au théâtre: le présent, le burlesque, la farce, les jeux de langage, le spectacle et son au-delà, comme le titrait une exposition récente beau-

De la salle à la scène et retour, de plus en plus rapide, de plus en plus casse-gueule, comme le ferait un disque rayé s'emportant avant de s'autodétruire.

bourgeoise (*Au-delà du spectacle*, en 2000-2001). Mais cette référence est déjà trop ancienne pour la compagnie du Zerep (Sophie Perez, scénographe rescapée de la villa Médicis, + Xavier Boussiron, musicien venu des beaux-

arts de Bordeaux, et leurs comédiens attitrés).

A Chaillot, l'an dernier, ils avaient tous deux bidouillé une version duchampienne de *Lorenzaccio* (*Laisse les gondoles à Venise*), non sans logique: le gandin romantique

Musset revu par le dandy moderne, corrigés à la sauce d'un music-hall cérébral. Aujourd'hui, avec *El coup*

du cric andalou, c'est Picabia et l'héritier contemporain de dada, Arnaud Labelle-Rojoux, que le duo convertit en monnaie théâtrale, sonnante et trébuchante, et, au-dessus de tout cela, explosante. La translation, essayée d'abord à Maubeuge, Reims, Châteauvallon puis au centre Pompidou, est à pisser de rire et de plaisir, car jamais poujadiste, jamais vieilles pierres ni vieille France.

Longs boudins. Sur le plateau de la salle Gémier, au Théâtre national de Chaillot, le décor est, comme d'habitude au Zerep, outrepassé par les coulisses: matériel sonore, magasin des accessoires, porte-perruques, vestiaire, miroir s'accumulent et prolifèrent, exactement comme les textes énoncés. Quant à la pièce centrale, juchée sur une estrade, munie d'une table basse, de deux banquettes en skaï et d'étagères en bois d'où pendouillent deux longs boudins destinés à devenir boas ou gros objets sexuels, elle ressemble vaguement à un pub de Niort. Quoique les duettistes l'eussent élaborée à partir d'une photo d'une pièce de Pinter montée en Argentine et de la carte postale d'un couple de magiciens nancéens, les Ricardo and Partners: ceux-là sont ici remplacés par un duo de magiciens lanceurs de poignards, les Keller. Sauf que le pub en question ouvre sur un jardin de bonzaïs géants (sic) poussant dans le cul d'une femme de pierre.

C'est vers cette boîte scénique que va se précipiter le quatuor d'acteurs: toujours les mêmes, Stéphane Roger, Françoise Klein, Sophie Lenoir et Gilles Gaston-Dreyfus, tous excellents. Jaillis de la salle, perruqués et attifés, ils sont venus pour jouer les premiers dialogues d'un cabaret de boulevard, de Bouvard à Pécuchet... Et emportés dans une convulsion répétitive, de la salle à la scène et retour, de plus en plus rapide, de plus en plus casse-gueule, comme le ferait un disque rayé s'emportant avant de s'autodétruire. C'est le début des déconnades, ce que Boussiron décrit comme «*le penchant d'en finir avec le cabaret*». Enchaînant ce qu'il appelle «*les problématiques inventives et ténébreuses du cabaret*», les numéros mentalistes, les numéros de force, les chorégraphies, les imitations, Perez et Boussiron dénumérotent, dévident la pelote de leurs emprunts textuels, plastiques, dansants et musicaux («*une musique de station-service*, dit Boussiron, *assez proche de ce qu'on aurait déjà entendu, mais repris de mémoire*»).

Py et Piaf. On y passe de Jérôme Bosch à une bio de Néron, de Picabia et Magritte à Christine Angot et Manu Dibango, de la sucette pédophilique à l'haleine diabolique. Des imitations de Lino Ventura, Jean Gabin, Louise Bourgeois, Miles Davis, Elie Chouraqui, Olivier Py, Piaf et Théo Sarapo, s'enfilent. A la fin de la représentation, la scène est devenue un bateau ivre, jonché de reliquats, un vrai bordel, un désastre. Tout est écrit, rien n'est improvisé: c'est ainsi qu'on peut arguer que Sophie Perez et Xavier Boussiron, avec leurs acolytes, inventent la *commedia de l'arte* contemporain. ♦

ELISABETH LEBOVICI